

## Géographie du continent européen

M. Maurice LE LANNOU, professeur

Le cours du *lundi matin* avait pour titre général *Les fondements géographiques d'une personnalité européenne*. Il s'agissait de rechercher, au delà des conclusions simplistes du déterminisme traditionnel, quelles conditions naturelles et quelles circonstances de géographie humaine sont intervenues et interviennent encore pour expliquer les réussites de l'Europe et son déclin. Une telle étude suppose la collaboration intime de la géographie et de l'histoire. Le professeur s'est même efforcé, non seulement d'associer les deux disciplines, mais de les tenir pour une, sous le titre, si l'on veut, d'histoire géographique, puisque l'expression « géographie historique » a pris un sens quelque peu différent.

L'histoire de l'Europe est une suite d'hésitations entre l'attache continentale des grandes plaines et l'attrait des horizons marins, entre l'agriculture nourricière et le commerce lucratif, entre le repli quiet sur le lopin paternel et le risque du large. Ces volontés contraires se lisent aussi dans la géographie : la première est marquée, sur place, par les conditions naturelles et humaines de la mosaïque européenne elle-même ; la seconde est inscrite à peu près sur toute la planète, par les témoignages d'une conquête. Bien que tout cela soit passablement entremêlé, dans le temps comme dans l'espace, il n'est pas possible de dénier toute valeur à la singulière coupure des grandes découvertes. Avant le départ pour l'aventure océanique, l'Europe est un puissant pôle d'attraction pour l'humanité du vieux monde, et c'est même sans doute là le principe de sa formation. A partir des découvertes, l'Europe est un intense foyer de dispersion, sa définition devenant quasiment sa capacité à sortir de soi-même ; et c'est là le principe de sa croissance. Paul Valéry notait il y a cinquante ans la vertu contradictoire de ce continent privilégié. « Aucune partie du monde n'a possédé cette singulière propriété physique : le plus intense pouvoir émissif uni au plus intense pouvoir absorbant ». Mais il précisait ailleurs que les deux pouvoirs ne s'exerçaient pas en même temps avec la même force : « Bientôt... l'Europe se précipite hors d'elle-même ; elle part à la conquête des terres. La civilisation renouvelle les

invasions primitives dont elle inverse le mouvement ». C'est ainsi que l'on peut considérer deux Europes successives, étant bien entendu que la première continue de peser lourd dans les destinées de la seconde. Ce cours sera donc partagé en deux ans. Le sous-titre pour l'an prochain pourrait être « l'Europe et la mer ». Cette année, il s'agissait de « la construction barbare de l'Europe », la formule mettant l'accent sur ce fait essentiel que fut le long cheminement, lent ou accéléré, pacifique ou brutal, de peuples venant de l'Est et cherchant une installation dans cet entonnoir vite rétréci qu'est le continent européen.

On a commencé, bien sûr, par une description aussi précise que possible des conditions naturelles qui rendaient l'Europe attrayante aux nomades écartés des steppes. Il y a d'abord les garanties offertes par un climat dont la modération est curieusement le résultat d'une turbulence météorologique assez remarquable : l'Europe se termine, à l'Est, là où les perturbations océaniques cessent de tenir un rôle appréciable. Le fait important est moins la modération des températures que l'assurance d'une humidité régulière, susceptible de donner une suffisante sécurité alimentaire sur des espaces de plus en plus resserrés au fur et à mesure que l'on va vers l'Ouest et aussi qu'on avance dans l'histoire. On notera que ces mouvements d'humanité sont tout l'opposé d'une marche pionnière : les arrivants sont proprement une arrière-garde tenue en respect ou en défiance par les groupes anciennement installés ; l'histoire de l'occupation du sol, en Europe, est ainsi marquée, non par le déplacement de fronts pionniers, mais par la permanence plus ou moins longue d'un front de défense contre le Barbare. Le *limes* est un fait européen. L'exemple le plus connu est celui de la ligne qui protège l'empire romain aux endroits fragiles, mais il y eut en réalité bien d'autres *limites* (le *limes* carolingien, la ligne de défense russe...) qui toutes ont eu des effets géographiques (alignements de villes, disposition des voies de communications, inégalité des conditions agronomiques de part et d'autre...) encore saisissables aujourd'hui. On voit toute la différence avec la conquête — et ainsi la construction géographique — du continent américain. On comprend plus malaisément le privilège de l'Europe à l'égard de l'autre extrémité de l'Eurasie. La Chine elle-même a eu ses Barbares, et son histoire est traversée, aussi douloureusement que celle de l'Europe, par de grandes invasions. Mais les résultats de ces déplacements d'Ouest en Est ont été bien différents. Le monde chinois, par la rigueur de son climat sans nuances, par la compacité de ses étendues de loess profond, constitue un bloc massif où les hommes ont été très précocement attachés au sol nourricier. Si bien que la Chine, comme disait René Grousset, absorbe ses conquérants. La société chinoise, durement cimentée par l'enchaînement de générations solidaires établies en fortes densités sur la terre jaune, trouve ainsi dans le nombre et dans l'institution, mieux que dans la muraille de Chine, les armes d'une prodigieuse résistance. La géographie naturelle rend compte de

cette assurance, par quoi fut interdite, sur la face orientale de l'Eurasie, la symbiose du sédentaire et du Barbare : il y eut ici une digestion véritable de l'envahisseur par un monde agricole capable de se surpeupler sans ménagement et sans avoir à combiner minutieusement ses ressources. Les ciels et les sols européens préparaient de tout autres conditions.

La configuration et la structure de l'Europe retiennent également l'attention par les directions qu'elles impriment aux mouvements d'une humanité qu'attire l'occident. La préhistoire montre déjà certaines dominantes, et en particulier la prépondérance de deux grandes voies, l'une terrestre, par la bande des plateaux limoneux qui se suivent de la Podolie à la France septentrionale, l'autre maritime, ou plus exactement littorale, par les nombreux relais que les caps et les îles de la Méditerranée proposent aux navigations antiques. Il y eut, naturellement, bien des connexions de l'une à l'autre, mais l'originalité de chacune restera très nettement affirmée et importera beaucoup à la construction européenne. Sur les cheminements continentaux, par le Danube et surtout par les plaines de l'Europe moyennée, ce fut la lourde avancée, d'Est en Ouest, de populations cherchant une sécurité alimentaire, et le fait caractéristique est l'acquisition progressive d'un genre de vie fondamental qui est l'agriculture sédentaire. Sur la voie méditerranéenne, la migration est plus menue et surtout plus discontinue, au point que bien des origines ethniques ont été effacées, et le fait important est ici la diffusion répétée, par les soins des « peuples de la mer », de multiples éléments de civilisation ; cela explique qu'il se soit établi précocement autour de la Méditerranée une civilisation passablement homogène alors que les genres de vie — pâturage nomade, agriculture sédentaire, commerce, pêche — y sont toujours très séparés et souvent ennemis.

Il y a lieu de noter que la voie méditerranéenne ne s'arrête pas au détroit de Gibraltar. Très tôt elle se prolonge par des navigations littorales qui, sur des itinéraires mis bout à bout, suivent la façade atlantique du continent jusqu'à l'extrême Nord de l'archipel britannique. De profondes influences et des expériences profitables ont été ainsi diffusées tout à l'entour d'un continent européen qui acquiert avec plus de lenteur ses fondements humains. Cette manière d'enveloppement, à partir des vieux centres de diffusion du Proche Orient, est une constante de l'histoire de l'Europe, de l'âge de bronze jusqu'aux temps modernes, comme elle est le trait le plus voyant de sa géographie : elle a compté pour beaucoup dans les destinées de ces finistères européens qui posent aujourd'hui tant de problèmes.

D'une façon plus générale, on peut apercevoir que la définition même de l'Europe s'est précisée, en fin de compte, par toute une série d'incitations développées sur son pourtour. L'opinion traditionnelle la fait reposer sur les œuvres successives, et dans le même temps conjointes, de l'hellénisme et de l'empire romain. La Grèce aurait créé un humanisme nourri des cultures de

l'Orient. Rome l'aurait établi sur des espaces étendus, à la faveur d'un encadrement urbain et administratif qui est une garantie de durée. Les Barbares auraient apporté une substance nouvelle. Rome déchue aurait été relayée par le christianisme dont son empire a lui-même permis l'extension. L'Europe serait ainsi une charge d'héritages dont elle serait redevable à l'œuvre romaine, et qu'une somme d'heureuses conditions de géographie naturelle lui aurait permis d'exploiter. L'historien-géographe trouve cette vue trop simple et ne rendant pas un compte suffisant des faits. A la chute de l'empire romain, l'Europe n'existe pas en tant que domaine économique, et elle va s'enfoncer dans des siècles obscurs. Tout s'est passé comme si avait prévalu une *géographie de l'entonnoir*, par l'arrivée, au long de quelques millénaires, d'une humanité eurasiatique mouvante et tendue vers les séductions de l'Ouest.

A partir du ix<sup>e</sup> siècle, l'Europe va s'animer par le contact avec les régions marginales d'où paraissent lui venir ses plus menaçants ennemis. Le regretté Maurice Lombard a bien montré que la conquête musulmane, en mettant les villes « aux portes de l'Occident barbare », loin d'avoir été le facteur essentiel de sa déchéance, l'a au contraire replacé dans des circuits commerciaux élargis et vivifiants. Les aspects dramatiques de l'affrontement ne doivent pas nous cacher l'éveil (ix<sup>e</sup> au xi<sup>e</sup> siècle), puis l'essor (xi<sup>e</sup>-xii<sup>e</sup>) de l'Occident. Et il ne s'agit pas seulement de processus de contact, mais de pénétrations profondes, qui portent la vie loin dans l'intérieur, dans le couloir du Rhône et de la Saône, dans les pays de la Meuse et du Rhin, sur les côtes de la mer du Nord. A la place d'une géographie de l'entonnoir, c'est une *géographie de l'isthme* qui s'impose, l'accent se portant sur cet autre privilège de configuration depuis longtemps noté par Strabon.

De même, les Barbares du Nord n'ont pas été de simples pirates. Des deux branches de l'expansion suédoise, la branche de l'Est, suivie par les Varègues, est celle dont on a le moins parlé, mais qui peut-être a le plus compté. Ces marchands plus ou moins soldats suivent les routes des fleuves russes de la Baltique à la mer Noire et à la Caspienne : un isthme encore, le plus long de tous ceux qui pincent le continent européen, mais sans doute le plus commode à suivre grâce à l'hydrographie et au relief ; le plus fructueux aussi, car il permet d'atteindre l'Orient, qui reste le grand pourvoyeur de trafics lucratifs. Du côté de l'Ouest, les Vikings sont plus directement redoutables, et l'historiographie ne les a pas ménagés. Mais les historiens se rendent aujourd'hui mieux compte des résultats de leurs entreprises. « Tout n'est pas méditerranéen dans la genèse du grand commerce occidental » (R. Latouche). M. Lucien Musset a montré les effets positifs des navigations normandes sur la vie économique du continent européen. Les Scandinaves — comme les Arabes — ont mis bout à bout des tronçons d'itinéraires maritimes ou terrestres connus, mais morcelés et parfois oubliés. Ils achè-

vent de constituer ce réseau de relations qui enserre l'Europe, mettant en valeur une configuration qui multiplie ses littoraux et la pince, sur son attache continentale de l'Est, d'un dernier isthme praticable. Bien sûr, cette histoire ne fut pas de tout repos : le pirate et le nomade coupeur de routes n'ont jamais fait défaut. Mais le drame a masqué la réalité, qui fut grosse d'événements importants et favorables pour les destinées futures de l'Europe. Principalement pour ses destinées atlantiques : après la géographie de l'isthme, tous ces contacts, toutes ces initiations préparent une *géographie de la façade* qui s'établira pour un temps à partir des grandes découvertes.

Il reste que l'Europe, ainsi réveillée, a dû se conquérir elle-même, par l'intérieur. Nos dernières leçons ont été consacrées aux modalités de cette conquête et à l'histoire géographique des défrichements et des assèchements. Les faits essentiels en sont assez connus, grâce en particulier à M. Roger Dion, qui sut montrer « la part de la géographie » dans ces constructions de paysages qui ont établi la France rurale. Il était utile, pourtant, de les reprendre avec quelque détail en étendant l'investigation à d'autres régions européennes.

Le cours du *lundi après-midi* venait en quelque sorte appuyer celui du lundi matin puisque, consacré par son titre à l'analyse d'un *Tableau géographique de la France*, il permettait de multiplier les exemples et d'illustrer plus complètement les thèmes développés à propos de l'Europe. Ces exemples ont porté sur des époques variées, puisqu'il a été question des invasions barbares vues de France, des assèchements « hollandais » du littoral atlantique au XVII<sup>e</sup> siècle, de l'ancienne industrie bourguignonne et des problèmes d'aménagement posés par une région heureuse et sans dynamisme comme l'est notre Poitou. C'est dire que le second cours était comme un prolongement du premier, et que tout l'enseignement de l'année portait véritablement sur l'Europe. Aussi bien, en dépit de l'apparente différence des deux thèmes, les mêmes auditeurs, à très peu près, se retrouvaient de l'une à l'autre leçon.

#### MISSIONS ET CONGRÈS

Le professeur a participé à Sassari, en octobre 1969, à un Congrès sur le thème *La famiglia e la società sarda*.

Il a pris part à Paris, en novembre 1969, au Colloque de l'Association du Corps préfectoral et des hauts fonctionnaires du Ministère de l'Intérieur, sur *La protection des populations contre les agressions de la vie moderne* (texte

de son intervention dans le numéro spécial de la revue *Administration*, 22<sup>e</sup> année, p. 235-236).

Il a donné à Rome, le 14 avril 1970, devant la *Società Geografica Italiana*, une conférence sur le thème *Geografia e coscienza europea*.

Au cours d'une mission (2-15 mai 1970) de la Direction générale des Relations culturelles, scientifiques et techniques, au Liban et à Chypre, il a donné, le 13 mai, une conférence à l'École supérieure des Lettres de Beyrouth sur le sujet : *L'Orient, l'Europe et les Vikings*.

#### ACTIVITÉS DIVERSES

— Participation au jury de la thèse d'Etat de M. Paul Claval (sur publications antérieures), Besançon, 14 mars 1970.

— Représentation de la section 25 du C.N.R.S. aux commissions des R.C.P. sur les villes de l'Antiquité et sur les villages désertés.

— Direction de l'Institut des Etudes Rhodaniennes (Lyon) et de la Revue de Géographie de Lyon.

— Chronique « La géographie » du journal *Le Monde*.